

Ateliers du 17 mai 2019

Odeurs et parfums...

Inducteurs : 2 extraits de texte :

« Parfums » de Philippe Claudel (2012) et « Le Parfum » de Patrick Süskind (1985)

Consigne : Après avoir lu les 2 extraits de texte, vous rédigerez un texte court à partir de la réflexion suivante :

« On dit que l'odorat est la plus forte des mémoires. Quelle(s) odeur(s) vous émeut (émeuvent) au-delà de tout ?

La forme du texte est entièrement libre. Cela peut être un poème, un petit récit, un dialogue, voire même un article de presse.... Bref, laissez libre cours à votre imagination et à votre créativité !



Philippe ROGEAU

LA DORMEUSE DU BOIS LEVAL

La solitude de mes pas,
Le soleil calé au-dessus,
La paix collée au-dessous,
Devant, une prairie s'offre à moi.
Elle descend, verte, vers le bois.
Le végétal règne ici-bas
Et son parfum embaume l'air.
Ivre de ses senteurs je glisse
Vers les arbres où coule l'eau.
D'abord discrète quand j'y pense,
La vicieuse et volatile essence
Est forte au Styx du boqueteau,
Dans mes muqueuses s'immisce,
Et frappe la conscience d'un éclair :
C'est le fumet d'un cadavre.
Gisante, à demi immergée,
La monstrueuse dépouille enflée
D'une vache au pelage noir
Exhalait un souffle d'abattoir.

- Si je comprends bien votre message, tout ce qui vous entoure vous fait penser à la mort ?

- Absolument tout. Les gens, la météo, la société de consommation, les RTT, les transports, le mariage ... Tout je vous dis. Je n'en peux plus, je vous avoue que je pense de plus en plus souvent au suicide.

Le silence emplit la pièce. Le docteur Bouquet contempla l'homme installé dans le divan par-dessus ses demi-lunes, démuni. Les patients désespérés, il connaissait, mais le cas épineux de Monsieur Schwartzmann le désarmait. Il en était arrivé au point d'envisager l'hospitalisation comme la seule issue possible. Il consulta discrètement sa montre, il lui restait un peu de temps avant d'en arriver à cette extrémité.

- Cet état d'esprit remonte à longtemps ? reprit-il.

- Depuis mon enfance.

- Un événement spécifique pourrait-il être à l'origine de votre mal être ?

- Le décès de mon chien, peut-être.

- Pouvez-vous m'en dire plus ?

- J'avais dix ans, Toby avait disparu depuis quinze jours quand on l'a retrouvé. Au fond d'un puits. L'horreur ! Les vers et surtout cette odeur pestilentielle...

Le psy tressaillit. « On dit que l'odorat est la plus forte des mémoires ». Il tenait peut-être la solution.

- Si vous le voulez bien, nous allons remonter le temps, bien avant vos dix ans. Vous êtes à la maison, à l'école ou en vacances à la montagne, à la mer, ou à la campagne. Il fait beau, vous vous enivrez des parfums autour de vous. Quelle est celui qui vous revient à l'esprit, là tout de suite, sans réfléchir ?

- Le fumier du champ du voisin. Une véritable infection, on redoutait les jours d'épandage comme la peste.

- Oui, bon, j'admets que cela devait être incommodant. Mais imaginez plutôt une odeur agréable. Laquelle vous rappelle votre enfance ?

Monsieur Schwartzmann fouilla docilement dans sa mémoire. Un long, un très long moment.

- Non, je ne vois pas. Tout pue la mort. Et ça a toujours été ainsi.

Le docteur Bouquet retint un soupir.

- Pensez à la cuisine par exemple. Votre mère devait bien faire de bons petits plats. Imaginez une tarte qui sort du four. L'odeur de fruits chauds envahit la maison ...

- Maman était une piètre cuisinière. Paix à son âme, ajouta-t-il. Tout ce qu'elle cuisinait finissait à la poubelle. Une fois, elle a voulu faire un cake au saumon, il est ressorti calciné. Un vrai bloc de charbon. C'était irrespirable, on a dû ouvrir toutes les fenêtres en plein hiver. Et les relents âcres ont imprégné les lieux pendant plus de six mois.

- Vous êtes à la mer alors, vous sentez l'iode véhiculé par les embruns ? demanda le psy en inspirant à grands poumons.

- J'aime pas la mer, il y a plein de cadavres en décomposition dedans.

- Bon, pensez à l'école, dans ce cas. L'odeur de la craie ou celle de votre voisine dont les cheveux soyeux embaument ...

- J'étais au fond de la classe à côté d'un type qui ne devait pas connaître l'usage du savon et on utilisait des feutres Velléda, alors la craie, je ne sais pas ce que ça sent, mais la transpiration et la crasse je peux vous les décrire : aigres, nauséabondes, écœurantes, fétides...

- Bien, j'ai compris ! lança le docteur Bouquet un tantinet échauffé. Mais si nous...

- D'ailleurs vous ne sentez rien, là, dans votre cabinet ? le coupa Monsieur Schwartzmann.

- Que devrais-je sentir ? s'étonna le praticien.

- La mort, elle est là aussi.

- Quoi ? Qu'est-ce que vous... s'inquiéta soudain le médecin.

- Ça empeste la poussière et les vieux livres dont les auteurs ont rendu l'âme depuis des lustres.

- Mais, je ne vous permets pas de...

- Et puis, la personne qui m'a précédée, une femme à n'en pas douter, aurait mieux fait de s'abstenir plutôt que de se parfumer avec cette eau de toilette bon marché aux effluves sucrés, agressifs et repoussants.

Le docteur Bouquet, alarmé, pensa à la charmante personne qui venait de quitter son cabinet. Il inspira discrètement à la recherche des senteurs décriées par son patient. En fut soudain incommodé. En décela d'autres tout aussi gênantes. Cette pièce était loin d'être aussi neutre et accueillante qu'il l'avait toujours cru. Il suffoquait. Il avait besoin d'air et il lui fallait créer un électrochoc chez ce patient rétif. Dehors, les fleurs exhalaient profusion de parfums délicieux et enivrants. Dehors des gens se prélassaient en humant les chaudes saveurs du printemps.

Dehors, on respirait la vie. Il se dirigea vers la fenêtre comme un automate. Ouvrit le battant d'un geste brutal.

Et le referma aussitôt.

Une odeur méphitique venait de s'engouffrer dans la pièce. Ça lui était sorti de la tête, les éboueurs mécontents poursuivaient un mouvement de grève depuis trois semaines... Pour combler le tout, la voix geignarde de Monsieur Schwartzmann retentit dans son dos. Comme un couperet.

- Je vous l'avais bien dit. Tout pue la mort.



Christiane LEROY

LE POISON DES SOUVENIRS

Il est des parfums qui vous empoisonnent la vie, vous emprisonnent, vous suffoquent. Vous n'avez qu'une envie : fuir, ne plus respirer, vous êtes au bord de l'évanouissement.

Il en est d'autres qui vous séduisent, vous enlacent et vous entraînent dans un tourbillon délicieux. Les narines grandes ouvertes, vous humez l'odeur inoubliable.

Lilas, symbole du printemps ! Grappes mauves aux effluves poivrés, violents, capiteux, chaque fois que je vous pressens, l'émotion me saisit et je me rappelle le retour à la maison, après une longue absence et les exhalaisons si fortes des lilas blancs, roses et grenat du jardin de ma grand-mère. J'avais dix ans et j'ai pleuré de joie.

Muguet, délicates perles nacrées au bouquet suave. Pour moi, vous n'êtes pas liées à la fête du travail mais à un souvenir de jeunesse. C'était un colis embaumé que ma mère m'avait envoyé le premier mai pour me porter bonheur. Je venais de rencontrer mon futur mari. Quelle surprise, en ouvrant le carton de découvrir des centaines de clochettes parfumées ! Quel plaisir sensuel de m'enivrer des émanations puissantes de ce cadeau inattendu qui fleurait bon la terre de mon pays !

Plus tard, les iris jaunes et la tendre suavité de leur fragrance humide me ramènent au jardin de la maturité. Les iris violets de Van Gogh et leur hampe fièrement dressée peuplent les chemins qui montent à l'assaut de la plaine d'Auvers. Ils parfument la vie quotidienne de leur délicatesse, leur arôme subtil. Les iris, comme l'arc en ciel de la déesse grecque, sont fugaces et leur senteur veloutée se dissout dans l'air quand leurs pétales se fanent.

Après me direz-vous, faut-il évoquer les senteurs âcres de la pivoine à la courte vie, l'odeur piquante de la tulipe perroquet qui vous déçoit et vous repousse ? Ou bien, avec Baudelaire, penser un peu triste « au vieux flacon qui se souvient...désolé, décrépît, visqueux, fêlé ? » Nevermore...



Sabine BIDAULT

En entrant dans la cuisine, il huma ce bouquet qui lui rappela son enfance, alors qu'il restait auprès de sa mère. Elle n'avait pas son pareil pour faire émaner un tel fumet et vous mettre en appétit : des plantes aromatiques qui mijotent dans un mélange subtil et fin. Le doux parfum de sa recette embaumait toute la cuisine et la cour. Quand au printemps ou en été, les fenêtres s'ouvraient sur l'extérieur, il masquait la forte senteur des fleurs. Dehors, le mariage entre ces fragrances convenait mieux aux desserts avec leurs parfums de chocolat, de vanille ou de fruits qui au contraire semblaient sublimer les arômes du jardin. Il se souvint de ces repas à l'ombre sous la tonnelle recouverte de glycine dont l'essence accompagnait des mets savoureux. A l'automne avec l'arrivée des potirons, les plats s'harmonisaient avec les couleurs des feuilles mortes qui jonchaient le sol, exhalant une forte odeur d'humus. Toujours un délice, il faisait bon de se réchauffer en dégustant les veloutés orangés, les gibiers et le fameux gâteau aux noix et si le soleil le permettait de nouveau réunis sous la tonnelle. L'hiver arrivait enfin avec ses premières gelées, parfois la neige et la bonne senteur du feu, dans la cheminée, masquant les plats avec ses émanations de bois brûlé. C'est alors que la douce odeur sucrée des marrons glacés provenait de la cuisine avec son festival de senteurs comme les gâteaux de Noël et le chocolat fondant pour la bûche. Ce mélange atteignait son apothéose au moment des réveillons lorsque venant du froid, vous étiez à l'approche de la maison comme une mise en bouche pour le repas festif, il vous réchauffait le cœur à l'avance et vous mettait de bonne humeur pour toute la soirée.

La jeune femme couverte d'une toque qui lui avait tourné le dos jusqu'à présent huma une dernière fois le fumet et se retourna une cuillère à la main. Il sortit enfin de sa rêverie nostalgique, goûta et replongea dans le cycle des saisons.

« Alors qu'en pensez-vous, chef ? » lui demanda la jeune femme qui avait sollicité son aide pour un concours...



Ether. Javel. Le tout mêlé à de l'alcool à 90°. Odeurs fortes mais familières, qui délimitaient mon environnement quotidien dénué de repères visuels. Cela faisait vingt ans que je travaillais dans ce laboratoire. Peu à peu, ces exhalaisons chimiques étaient devenues d'agréables fragrances : je préférais la térébenthine, même si elle me tournait bizarrement la tête, plutôt que l'odeur de la fourrure des animaux d'expérimentation. S'agissait-il de rats, de singes, ou bien de simples cochons d'Inde ? Je ne pouvais savoir à quoi ressemblaient ces bestioles mais l'indescriptible remugle émanant de leur poil, imbibé de cosmétiques et de shampooing pour bébé, m'était insupportable. Pire que respirer des bêtes fraîchement naturalisées.

Bien que je regrettasse parfois ma sensibilité olfactive, elle était indispensable à ma fonction. Les bouteilles des produits d'entretien étaient en effet de forme identique. Pour ne pas me tromper, je les débouchais et en respirais les effluves aussi soigneusement qu'un amateur de vin. Impossible de faire autrement : les étiquettes étaient si délavées que je ne parvenais plus à déchiffrer les inscriptions en braille...mais, plus qu'au toucher de mes mains devenues rêches au contact des détergents, c'est à mon odorat que je faisais confiance.

J'étais donc un agent d'entretien très efficace, capable d'identifier une solution chimique dangereuse d'une simple inhalation. Ce qui ne m'empêcha pas pour autant, un jour, d'être renvoyé. Mes semaines devinrent alors une succession de longues journées passées à faire la queue à l'agence de recrutement, ou bien à écouter la radio : « La colonisation des exo planètes, la voie de l'avenir ? En tout cas, une solution intéressante à la surpopulation, l'épuisement des ressources et bien d'autres fléaux modernes... »

J'ignorais ce qu'*exo planète* voulait dire. Pourtant, c'est au sein de la mission spatiale *Gaïa* que je trouvai mon nouvel emploi. Je ne compris pas tout de suite les raisons de ma nomination. Pourquoi une équipe scientifique de pointe s'encombrait-elle d'un pauvre type aveugle comme moi ? Sauf que c'est justement mon handicap qui m'avait servi de tremplin. Et ma compensation qui me sauva la vie...mais ça, je ne l'appris que bien plus tard.

Je me rendis rapidement compte que ma présence à bord de la mission *Gaïa* était tout sauf l'effet du hasard : incapable de voir, je ne pouvais savoir à quelles opérations se livrait l'équipage. Même la destination du voyage était restée confidentielle. Tout ce que je savais, c'est que je devais maintenir le vaisseau aussi propre qu'un crachat frais. Je serais resté longtemps dans mon ignorance si une mutinerie ne s'était formée au sein du vaisseau.

Un jour que je nettoyait la salle de réunion désertée, essayant d'imaginer le panorama déroulé par les grandes baies vitrées tout en m'accommodant de l'apesanteur, je sentis le parfum d'une combinaison polyester imbibée de sueur acide affluer vers moi. Avant même qu'il n'ait prononcé un mot, je reconnus la présence du géographe.

- Cette expédition pue l'argent sale, me chuchota-t-il nerveusement. Nous n'avons aucun droit sur les ressources de la planète vers laquelle nous nous dirigeons... Si la Commission des droits de l'homme apprend qu'elle est habitée, que nous leur avons caché l'existence d'autochtones, nous sommes fichus ! Tous bons pour la prison !

Le géographe me persuada de rejoindre la coalition que lui et quelques autres membres d'équipage avait formée. Faute d'avoir pu faire changer d'avis ses supérieurs, il souhaitait que je l'aide à créer une diversion qui permettrait aux mutins de prendre le contrôle de l'astronef, pour ensuite le rediriger vers la Terre.

Me fourrer dans cette affaire sordide était bien la dernière chose que j'avais envie de faire, mais je ne pouvais pas refuser. Je souffrais de problèmes respiratoires chroniques à force d'inhaler des détergents, et avais besoin d'argent pour payer mon traitement. J'acceptais donc la récompense offerte par le géographe.

Voilà donc en quoi consistait ma mission : comme j'avais accès à tous les compartiments du vaisseau, je m'introduirais dans la salle des machines et y provoquerais une explosion au moyen de soude caustique, juste assez forte pour alerter l'équipage. J'avais l'habitude de manipuler ce genre de produits, il n'y avait donc aucun risque.

Le détournement du véhicule de la mission *Gaïa* se passa effectivement sans accroc. Profitant de la panique provoquée par mes soins, la coalition enferma le capitaine et les chefs de l'équipe scientifique à l'intérieur de la soute et s'empara du vaisseau. Il ne nous restait plus qu'à prendre le chemin du retour.

C'est la suite des opérations qui posa problème. Les rebelles avaient en effet décidé de déposer leurs prisonniers sur une planète habitable, histoire d'éviter les ennuis judiciaires une fois retournés sur Terre. Il leur suffirait de faire croire à un simple accident au cours duquel leurs supérieurs auraient bravement péri... ce qui les aurait obligés à revenir au bercail, évidemment...

Leur plan était d'une logique implacable. Un seul détail clochait : les mutins avaient mal calculé le carburant restant. Impossible de déposer les captifs à l'endroit qu'ils avaient choisi !

- Il n'y a qu'une solution, asséna le pilote. La seule exo planète dans le rayon que nous pouvons parcourir, c'est *Neo-Pluto*.

- Mais c'est trop risqué, se récria le géographe. Personne n'a jamais osé l'explorer ! C'est un bloc de granit plongé dans un brouillard de suif, où on ne voit rien à dix centimètres...on ignore totalement ce qu'elle abrite. Comment savoir si nos prisonniers survivront ?

Un silence de plomb s'abattit sur l'assemblée. L'atmosphère était si irrespirable que j'imaginai sans mal les visages déformés par l'angoisse.

- C'est eux, ou nous. Se contenta de répondre le pilote.

Que pouvions-nous bien ajouter ? C'était la stricte vérité. On retint juste la proposition du cuisinier qui suggéra d'abandonner la quasi-intégralité de nos vivres aux captifs. Assez pour leur laisser le temps de trouver de la nourriture sur leur terre d'accueil...car il devait bien y avoir quelques ressources sur cette grosse boule noire, non ? C'est du moins ce que chacun voulait croire...

La mort dans l'âme, nous fîmes donc route vers *Neo-Pluto*. Nous ne nous sentions pas criminels pour autant : au moins, nous avions épargnés les autochtones visés par la mission *Gaïa* des affres de la colonisation...la liberté d'un peuple, en échange de quelques vies anonymes. L'humanité se paye parfois à ce prix...

Lorsque nous atterrîmes, je fus chargé de mener l'escorte des prisonniers. Tandis que mes compagnons tâtonnaient maladroitement dans l'épais brouillard extraterrestre, je me dirigeai sans mal grâce à mon olfaction. Je me frayai un chemin à travers des arbres dégageant une étrange résine, quelque chose entre le pin et la fleur de cerisier, et évitai les marais fangeux puant le soufre. J'évoluais, pour la première fois de ma vie, dans un environnement que ne pouvaient percevoir mes semblables. Les rôles s'étaient inversés.

Grisé par la confiance, j'avais donc d'un pas allègre. Qu'est-ce qui pouvait bien m'arriver ? Cet endroit n'était pas plus étrange que n'importe quelle campagne exotique, pour moi. J'étais juste perturbé de ne pouvoir identifier certains parfums naturels, inexistant sur Terre.

Mais l'émanation que je perçus à ce moment, elle, fit plus que me perturber. Elle me tétanisa. Ce ne fut d'abord qu'un fumet putride, tellement désagréable qu'il me souleva le cœur. Je voulus poursuivre ma route malgré tout, endurci que j'étais aux pires relents. Sauf que l'odeur qui s'emparait de moi était si forte qu'elle se changea en mots par effet de synesthésie : « *Va- t'en. Tu entres dans un territoire interdit. Va-t'en. VA-T'EN !* »

Était-ce un message chimique, ou un simple effet de mon imagination ? Toujours est-il que je me mis à hurler. Quelle mouche m'avait donc piqué ? Je sentais l'incrédulité de mes comparses peser sur moi. Je bégayais maladroitement une explication, encore sous le choc, mais c'était inutile. Ils n'avaient senti qu'une vague odeur de moisi.

- De quel danger veux-tu qu'il s'agisse ? Ça fait des heures qu'on crapahute dans le noir sans jamais rien trouver d'autre que des arbres et des flaques de boue, me lança le pilote en haussant les épaules. Repose-toi un moment, tu commences à fatiguer...

J'aurais pu répondre que je ne savais pas de quoi, ou de qui provenait cet effluve, mais que faire un pas de plus dans sa direction me semblait pure folie. Pourquoi ? Je n'avais pas de réponse, pas plus que mes jambes n'avaient de volonté de bouger. C'est pourquoi je demeurai silencieux. Quelle était la valeur d'une intuition aux yeux d'un groupe composé majoritairement de scientifiques ?...

Face à mon hébétude, le médecin de l'équipe fouilla dans sa sacoche à la recherche d'un remontant. J'eus un brusque sursaut : j'entendis la bouteille lui être arrachée des mains, puis fracassée contre un rocher. Un relent acide enflamma mes bronches, me faisant tousser bruyamment. « *On vous avait prévenus.* »

Je zigzaguai à toute allure à travers la forêt. Je n'avais qu'une seule idée en tête : rejoindre le vaisseau. Derrière moi j'entendais les hurlements de mes compagnons brûlés vifs au milieu des vapeurs d'alcool. Pourquoi m'étais-je fourré dans ce guêpier ? Lorsque je me répétais cette phrase pour la dixième fois, je tombai dans une crevasse, puis m'évanouis.

Comment décrire l'odeur qui me réveilla ensuite ? L'espace d'une seconde, j'eus l'impression que j'étais mort. Où pouvait-on respirer un bouquet si frais et parfumé, semblant contenir à lui seul toutes les prairies de la Terre, à part dans le jardin d'Eden ?

« *Ne bougez pas. N'aggravez pas votre blessure.* »

Je portai ma main à ma tête : elle était effectivement recouverte d'un bandage. Des doigts soigneux étaient en train de le nouer. De cet être émanait un parfum si doux que sa bienveillance ne faisait aucun doute. Je n'eus pas le moindre geste de recul.

« *Heureusement que nous vous avons trouvé !* »

Un nouvel effluve de sollicitude m'embauma. Une question me traversa l'esprit : les indigènes avaient décimé toute l'équipe. Pourquoi m'avoir épargné ? Quelque chose m'échappait...

Ramenant machinalement ma main, je remarquai tout à coup qu'elle exhalait une forte odeur de sirop à la menthe. J'en avais toujours un flacon en poche pour m'adoucir la gorge. Il s'était brisé lors de ma chute et avait complètement imbibé ma combinaison.

« *Vous pourrez rester ici aussi longtemps que vous voudrez.* »

Brusquement, je compris : ces extraterrestres communiquant par les odeurs, ils avaient sûrement dû interpréter mon parfum mentholé comme le signe d'intentions pacifiques !

- Mes médicaments...ils sont restés là-bas ! Je dois retourner au vaisseau...m'exclamai-je tout à coup.

L'autochtone ne répondit rien. Avait-il besoin de parler pour se faire comprendre ? Son parfum changea légèrement, un peu plus piquant et citronné : « *De quoi avez-vous besoin ?* »

- Une médecine. Pour soigner les poumons.

« *Je m'en charge.* »

Je l'entendis alors s'éloigner puis fouiller longuement dans un coffre. Les notes épicées qui me parvenaient prouvaient que mon hôte s'acquittait de sa tâche avec la plus grande attention.

« *Prenez ceci.* »

J'ouvris la bouche, persuadé qu'il s'agissait d'un aliment ou d'une préparation liquide. Cela ne me servit à rien : le médicament était sous forme gazeuse. Ce n'était pas pour autant une banale inhalation : il me sembla qu'une mousseline de soie me traversait la gorge. Comme si des milliers de replis de fin tissu nettoyaient, lentement, délicatement, chaque recoin de mes bronches. Je ne serais plus jamais le même.

Après un long moment, l'étoffe gazeuse s'évapora pour de bon. Une fragrance mêlée de fleurs et de fruits rouges s'échappa vers moi : « *Bienvenue parmi nous.* »

